

À l'adolescence, le corps est un écran où le jeune projette une identité rêvée, comme dans le tatouage, le piercing ou les innombrables modes de mises en scène de l'apparence. Ou, à l'inverse, il enferme dans une identité insupportable dont l'adolescent voudrait se dépouiller et dont témoignent les scarifications, l'anorexie, la disparition derrière les écrans ou encore le désir de changer de genre. Espace d'appropriation ou tentative de se défaire de soi, le corps est à l'adolescence un champ de bataille de l'identité.

Ce texte analyse comment certains adolescents investissent leur corps dans des formes contemporaines pour se créer un monde sur mesure, à leur image, à leur usage en reflet du narcissisme ambiant. Car, pour advenir aujourd'hui, l'adolescent est contraint d'être à l'origine de lui-même, entrepreneur de son existence.

David Le Breton est professeur de sociologie à l'université de Strasbourg. Membre de l'Institut universitaire de France. Membre de l'Institut des études avancées de l'université de Strasbourg (USIAS). Anthropologue et sociologue, il est spécialiste des représentations et des mises en jeu du corps humain qu'il a notamment étudiées en analysant les conduites à risque chez les adolescents. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie* (Métailié), *Anthropologie du corps et modernité* (PUF, Quadrige), *Conduites à risque. Des jeux de mort aux jeux de vivre* (PUF, Quadrige).

yapaka.be

Coordination de la prévention
de la maltraitance
Secrétariat général
Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



LE CORPS, MIROIR DE SOI DE L'ADOLESCENCE

David Le Breton

TEMPS D'ARRÊT

LECTURES

**Le corps, miroir de soi
de l'adolescence**

David Le Breton

Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 8 parutions par an.

Directrice de collection : Claire-Anne Sevrin assistée de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Laurane Beaudelot, Philippe Dufromont et Audrey Heine.

Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'Enseignement, Administration générale de l'Aide à la Jeunesse, Administration générale des Maisons de Justice, Administration générale du Sport, Administration générale de la Culture et ONE), la collection « Temps d'Arrêt / Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

Comité de projets : Mathieu Blairon, Louise Cordemans, Olivier Courtin, Anne-Charlotte De Vriendt, Emilie Helman, Caroline Henry, Françoise Hoornaert, Claire Meersseman, Farah Merzguioui, Eleanor Miller, Géraldine Poncelet, Marie Remy, Nathalie Van Cauwenbergh, Françoise Verheyen.

Comité directeur : Jeanne Brunfaut, Quentin David, Frédéric Delcor, Valérie Devis, Annie Devos, Caroline Henry, Laurent Monniez, Yves Polome, Claire-Anne Sevrin.

Fin de la notion d'adolescence.....	5
Être soi, c'est être comme les pairs.....	11
Changer de peau	19
Le goût du tatouage.....	23
Attaques au corps	29
Changer de genre.....	35
Fétichiser des stéréotypes	41
Virilisme.....	45
Anorexies.....	47
Réseaux sociaux	53
Ouverture	59
Bibliographie.....	61

Suivez l'actualité de Yapaka sur les réseaux sociaux



Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.

Éditeur responsable : Frédéric Delcor – Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.
Décembre 2024

Fin de la notion d'adolescence

L'adolescence d'aujourd'hui ne se comprend pas hors du contexte toujours plus prégnant de l'individualisation du lien social qui commence désormais de plus en plus tôt, accentué par la colonisation du Smartphone dans cette classe d'âge. À cette période de sa vie, pour une part, le jeune est livré à lui-même, individu précoce par-devers lui, il lui incombe de donner une signification et une valeur à son existence. Aucune orientation ne jalonne aujourd'hui cette zone de turbulence qui implique une période intense d'expérimentation, de confrontation aux autres, de recherche de limites de sens, dont le corps est souvent la matière première. Les anciens grands récits sur les lendemains qui chantent, le rêve d'un métier, d'une existence passionnée sont remplacés aujourd'hui par le marketing qui passionne les adolescents, et les réseaux sociaux qui alimentent une part considérable de leur temps sous l'orbite de leurs pairs. Le consumérisme qui les baigne ne pourvoit aucun cadre susceptible de les soutenir à ce propos.

Le temps adolescent est celui de l'immédiat, du présent, il n'inclut pas ou peu le temps qui vient. L'impératif premier est devenir soi, c'est-à-dire finalement savoir correctement choisir dans le magasin des accessoires d'un immense supermarché un produit qui le révélera un moment à soi-même. Comme si, de toute éternité, la rencontre était annoncée, mais soumise à sa sagacité dans le labyrinthe des propositions. On n'est plus seulement soi par le polissage de ses relations aux autres, une transmission des aînés, et un cheminement

personnel, mais en se nourrissant de soi et par le miracle de la trouvaille du bon produit, du blog ou du réseau social qui comble ses attentes. Le jeune entend être à l'origine de lui-même, mais en compagnie des pairs avec lesquels il est constamment en lien.

Des sociétés d'individus laissent en toute logique l'initiative à chaque acteur, le livrant au soin de se différencier et de forger la trame de son existence. Les références sociales et culturelles se multiplient et se concurrencent, elles se relativisent les unes les autres, induisant un brouillage, une confusion. La marge de manœuvre pour être soi est considérable. D'où, sous une forme radicale, la quête passionnée d'un ordre moral, et d'une orientation rigide de leur existence de certains jeunes attirés par les certitudes sans nuances de l'intégrisme ou du djihadisme (Le Breton, 2018). Il n'y a plus de fondements assurés et consensuels de l'existence.

Une société d'individus aboutit à l'individualisation du sens et, donc, à la nécessité de s'instituer d'abord par soi-même. Recherche de limites de sens et de la sensation d'exister, de se sentir vivant et réel dans la confrontation aux autres les plus proches que sont les parents ou ce qui apparaît à cet âge comme le repoussoir adulte. Fantasme d'auto-engendrement, sans doute, mais qui accentue le plaisir d'être soi.

Il n'y a plus de fondements assurés et consensuels de l'existence. Le sens s'individualise, il ne fait lien que d'être investi de valeur également pour les autres. Pour se constituer comme sujet, le jeune requiert un étayage solide des adultes qui l'entourent pour fonder des assises narcissiques tenant le coup et élaborer une confiance dans le monde propre à soutenir son action. S'il ne dispose pas de solides ressources intérieures pour s'ajuster

et investir les événements de significations et de valeurs, s'il manque d'une confiance suffisante en lui, il se sent d'autant plus vulnérable et doit se soutenir par lui-même, mais en s'appuyant sur la redoutable approbation des pairs.

L'étymologie du terme « adolescent » renvoie à une notion de croissance, de transformation, d'évolution. Bien entendu, seuls existent des jeunes à travers la singularité de leur histoire de vie à l'intérieur d'une condition sociale et culturelle, d'un sexe, d'une condition affective, mais une large part de leur expérience est commune, et, particulièrement, le souci de donner un sens et une valeur à leur vie.

Comme tout individu aujourd'hui, le jeune est confronté à l'hétérogénéité des systèmes de sens à son entour dont le Smartphone est le cordon ombilical avec les pairs en matière de réseaux sociaux, de blogs, d'influenceurs... La socialisation est désormais moins le résultat d'une intériorisation des normes et des valeurs soutenues par la famille et l'école, que le résultat d'un bricolage, d'une réflexivité, pour s'arranger d'influences multiples, tout en construisant la cohérence de son expérience propre en s'efforçant d'être sujet de son existence.

Dans nos sociétés, il existe une pluralité de visions du monde, et la tâche des éducateurs n'est pas d'en inculquer une à l'enfant, mais de lui apprendre à se repérer parmi elles afin qu'il choisisse en connaissance de cause celles qui lui correspondent le mieux ou qu'il sache dresser des passerelles pour se frayer son chemin propre. La socialisation, au sens large du terme, ne peut plus être conçue comme « l'intériorisation de l'unité du monde » (Dubet, Martuccelli, 1996, 59), elle est plutôt une boussole pour s'orienter dans la multiplicité des possibilités et des repères.

Les adolescents d'aujourd'hui sont déjà des individus comme tout le monde, artisans de leur existence dans le contexte individualiste de nos sociétés, ils sont dans la nécessité, pour le meilleur ou pour le pire, d'inventer leurs croyances, leurs lignes d'orientation. Les seules autorités sont celles qu'ils se choisissent, nul ne leur dicte leur conduite, mais plus que jamais ils sont à leur insu formatés par une culture juvénile qui puise l'essentiel de ses propositions dans les réseaux sociaux, et les influenceurs ou les influenceuses, les émissions de télé-réalité, etc.

Les aînés ont largement perdu leur autorité en la matière. Pour cette classe d'âge, la liberté est bornée par le regard des autres de leur âge, la puissance du groupe à induire des normes mouvantes, mais prégnantes. La culture des pairs supprime celle des pères, la transmission s'efface devant l'imitation, elle procure un sentiment de sécurité et de certitude dans l'obsolescence ambiante. Le foyer de l'estime de soi se déplace vers le regard des autres les plus proches du même âge. Non plus les parents, mais celui, impitoyable et toujours remis en question, des pairs, dont le jugement s'énonce sur la coïncidence ou non aux modèles ambiants qui les captivent un moment.

Le jeune devient d'autant plus dépendant de l'opinion des autres que les valeurs qui structurent son rapport au monde sont toujours changeantes et liées essentiellement à l'univers de la consommation. À l'adolescence, la mise en valeur du corps, des vêtements, de la coiffure, des attitudes – la tenue en somme – est élaborée comme un langage, un badge de reconnaissance. La stylisation de soi est un mot d'ordre marchand d'abord, mais qui devient une volonté personnelle et générationnelle afin d'échapper à l'indifférence. Les adolescents

voient leur corps comme une simple proposition à remanier à leur guise.

Contribuant également au brouillage des anciennes classes d'âge, refusant leur place dans la chaîne des générations, les aînés érigent la jeunesse en modèle la privant de repères, de valeurs. La juvénalisation du marché culturel tend à faire aujourd'hui de l'adulte un immigré dans la culture adulescente qui domine la société. La culture des jeunes générations est devenue celle de la société globale : colonisation de la vie personnelle par le Smartphone, humourisme obligatoire, musique envahissante qui coule en permanence comme d'un robinet dans la vie privée ou les lieux publics, fast-food, blockbusters, etc., sont d'abord des loisirs ou des pratiques investis par les jeunes, les adultes suivent le mouvement.

Être soi, c'est être comme les pairs

L'impossible transmission des parents laisse la place à l'expérimentation et à la prégnance souvent tyrannique de la culture des pairs. Partage des mêmes questionnements et des mêmes réponses, mais dans une ambiance toujours médiatisée par le marketing. L'identification mutuelle contribue à une homogénéisation du look et des comportements, même si chacun essaie d'inscrire sa minuscule différence pour se démarquer un peu des autres, mais sans l'excès qui aboutit à devenir la risée du groupe. Pour être soi, il convient de se conformer aux autres sans s'y perdre tout à fait, mais sans déroger à l'ordonnance de l'ensemble. Aujourd'hui, un jeune de 15 ans est infiniment plus proche d'un autre jeune du même âge à Tokyo ou à Vancouver que de ses parents. Les jeunes du monde entier se rejoignent autour des mêmes modèles, des mêmes pratiques et des mêmes objets de consommation. Les différences s'exerçant surtout sur le plan des inégalités économiques et sociales qui empêchent une partie des enfants du monde d'y accéder pleinement à leur tour.

Puisant dans les mêmes rayons, sensibles aux mêmes applications, usagers des mêmes réseaux sociaux, ils finissent par se ressembler comme des clones, tout en étant convaincus d'avoir un style propre et résolument original. Narcissisme de la différence infinitésimale. Chacun tente de donner sa version d'un rôle déjà écrit. Singularité mineure, guère originale, mais qui procure un sentiment de soi valorisé. Cette culture très obsolète s'auto-nomise dans un vase clos effervescent, coupé de la

culture des parents et des aînés. Elle est un ralliement hypercodé dans l'entre-soi qui suscite le désir de s'installer dans cette enveloppe qui protège tant qu'on accepte de s'y fondre en toute transparence, mais redoutable si un jeune n'est pas conforme aux attentes.

Comment être soi et donner une signification pleine à son existence, telle est la question anthropologique majeure de cet âge qui se fragmente sous l'égide des conditions sociales, de genre, et l'hyperindividualisation du lien social contemporain. Temps progressif de maturation, de construction des assises d'un sentiment d'identité plus élaboré, cette période est parfois si étendue dans le temps qu'il est difficile de parler de période intermédiaire, car elle implique simultanément des références culturelles propres et une sociabilité spécifique, elle est un temps plein de l'existence, et non plus un sas entre deux époques de la vie. En ce sens, l'adolescence est une catégorie psychologique et sociale en voie de disparition, au profit de celle, polysémique, de jeunesse. Son obsolescence programmée s'adosse à un mouvement croissant d'« adultisation » du jeune à un âge de plus en plus précoce, et à une volonté affirmée des adultes de demeurer sans fin dans l'adolescence. « L'inconscient des enfants du désir ne sera pas construit sur le même refoulement que ceux du passé, écrit Marcel Gauchet, la pathologie typique de l'ancien mode d'institution était la névrose, celle du nouveau sera l'impossible entrée dans la vie [...] son trouble emblématique sera non plus le déchirement intérieur[,] mais l'interminable chemin vers soi-même » (Gauchet, 2004, 121).

Le look devient une forme première de socialisation. Exister pour un adolescent d'aujourd'hui, c'est être reconnu, remarqué, c'est-à-dire marqué et démarqué. La tentation d'exister en tant qu'image,

porteur de signes valorisés, à défaut d'être valorisé pour soi, est difficile à repousser car il en va de son statut au sein du groupe. « Arborer un logo pour un jeune[,] ce n'est pas tant vouloir se hisser au-dessus des autres que ne pas paraître moins que les autres. Même chez les jeunes, l'imaginaire de l'égalité démocratique a fait son œuvre, conduisant à refuser de présenter une image de soi entachée d'infériorité dévalorisante [...]. C'est pourquoi sans doute, la sensibilité aux marques s'affiche si ostensiblement dans les milieux défavorisés. Par une marque appréciée[,] le jeune sort de l'impersonnalité, il veut montrer non une supériorité morale[,] mais sa participation entière et égale aux jeux de la mode, de la jeunesse et de la consommation » (Lipovetsky, 2007, 46).

L'une des terreurs des cours de récréation des établissements scolaires est de passer pour un « bouffon » ou un « boloss », en n'ayant pas l'assentiment du groupe, par une reculade devant un défi ou du fait de ne pas arborer la bonne « marque » de vêtements ou de chaussures, ou pire ne pas satisfaire aux normes de genre. Ces adolescents couvés par le marketing, en permanence en lien avec leurs pairs derrière leurs écrans, n'ignorent pas la valeur qu'on leur prête, surtout en tant que fils ou fille unique pour la plupart. Ils grandissent avec le sentiment que le monde est un immense centre commercial à leur service où les attendent les produits « cool », leur conférant une identité solide au lycée ou dans le quartier. Ils vivent dans cette ambiance, en permanence bombardés par les messages publicitaires qui leur sont un univers d'évidence. Rapport au monde de consommateurs comblés et sans état d'âme. Loin de vouloir échapper au plus vite à l'entre-deux propre autrefois à l'adolescence, ils s'y attardent le plus longtemps possible.

Le discours publicitaire se mue en une matrice essentielle de l'image de soi et des autres. Les marques commerciales notamment exercent un ascendant tyrannique à la manière d'une servitude volontaire. Les jeunes générations sont des artisans comblés de la mondialisation marchande. Rien ne ressemble davantage à un adolescent de Buenos Aires qu'un autre de Strasbourg ou de Coimbra, ils possèdent les mêmes vêtements, les mêmes coupes de cheveux et les mêmes gels, les mêmes portables, ils écoutent les mêmes musiques, fréquentent les mêmes réseaux sociaux. Cette culture juvénile leur procure une identité de prothèse qui traduit les difficultés contemporaines de la transmission, et l'absence de réponses solides sur le fait de savoir pourquoi l'existence a une signification et une valeur.

Beaucoup d'adolescents sont convaincus que le respect de soi et une identité valable sont à portée de main à travers l'achat du dernier Smartphone, de la prochaine console de jeux vidéo, d'une paire de chaussures renommées, d'un tatouage en vogue... L'achat judicieux de la « bonne » marque du moment est une garantie de valeur personnelle par assimilation à une communauté imaginaire d'élus, et l'opposition méprisante envers ceux qui affichent leur différence. « Si leurs marques étaient des médailles, les gosses de nos rues sonneraient comme des généraux d'opérette » (Pennac, 2007, 231).

Il ne s'agit plus d'être soi par ce que l'on fait, mais par ce que l'on affiche. Le paraître est une tentative de contrôle du for intérieur qui aboutit à un véritable formatage de l'apparence. La peur du rejet par les autres alimente la tyrannie de la conformité : « C'est pour qu'on me laisse tranquille, pour être considéré par les autres », dit un adolescent qui explique ainsi

son recours aux marques commerciales. Un autre explique : « C'est difficile d'avoir confiance en soi quand on est seul, ce sont les autres qui nous donnent confiance en nous, c'est pourquoi, quelque part, il faut faire partie de la norme. » La tâche de se maintenir à flot n'est pas toujours aisée, elle est aussi un effort. Ne pas porter les « bonnes » marques, avoir l'air « ringard », être trop « grosse » pour une fille, ou trop « maigre », trop « doux » pour un garçon, avoir des particularités physiques qui prêtent à la moquerie, etc. Une apparence qui déplaît au groupe expose à perdre la face en permanence et à être en butte aux quolibets, au mépris, au harcèlement. La disparition des anciennes cultures de classe ou des cultures locales expose de plein fouet le jeune à une culture de masse mondialisée, hyperstandardisée. Le clonage médiatique remplace ou concurrence l'éducation.

Pour une large part, la liberté essentielle du jeune est celle de choisir dans les allées des galeries commerciales. Les difficultés à se situer face aux autres ou à d'innombrables situations de la vie courante alimentent cette passion de communiquer, ces discussions interminables sur les comportements à tenir, les choix à faire dans maintes circonstances de la vie. Les réseaux sociaux sont la matrice essentielle pour définir du sens et se situer avec les pairs qui ont de l'importance, leur demander conseil, entendre leur expérience. Dans un monde de réflexivité généralisée, tout finalement devient matière à débat, et à incertitude.

Le goût adolescent pour les émissions de télé-réalité trouve là sa raison d'être, trouver enfin un miroir pour être soi, chercher dans l'éventail des invités ou des concurrents un modèle pour se comporter ou s'habiller. Ces communications sans fin sur les réseaux sociaux ou au sein d'un groupe d'ami(e)

s suggèrent des modèles de « normalité » donnés par des garçons ou des filles enviables, car ils ont réussi, puisqu'ils passent à la télévision ou sont des influenceurs ou des influenceuses réputés. Tous les sujets sont abordés avec conviction, l'amour, l'amitié, la sexualité, les manières de se vêtir, de se coiffer, le tatouage ou le piercing, le poids, les régimes, etc. Ces émissions promeuvent un vestiaire à identités multiples au sein duquel il est possible de puiser. Elles deviennent des outils majeurs de socialisation pour les jeunes générations sous l'égide de l'individualisme et du consumérisme. Leur autorité dans la transmission est incontestable, elles sont d'autant plus en prise avec le réel qu'elles contribuent à le fabriquer.

À travers notamment la photographie, le Smartphone s'interpose en permanence dans leur relation au monde, le même événement est souvent inlassablement photographié et filmé comme pour le rendre plus réel et pour multiplier les notifications plus tard sur les réseaux sociaux (Lachance, 2011). Se voir voir donne une valeur accrue à l'événement, d'autant que les autres le verront aussi par procuration. Le triomphe de l'image sur le contenu, du média sur le message, est flagrant dans le succès de Snapchat, une application mobile de messagerie visuelle apparue en 2011 qui efface la photo ou la vidéo quelques secondes après sa consultation. Il ne s'agit pas de raconter, mais d'être là, dans la conception ou la visualisation, être sur la Toile.

Mais l'art de la représentation de soi rencontre immanquablement des spectateurs plus ou moins amicaux. L'adolescent vit une image de son corps inachevée, en mouvement, le regard de ses pairs la consolide quand il en reçoit une confirmation heureuse. En revanche les retours dépréciatifs sont malaisés à assumer quand le miroir de soi

est d'abord le miroir des autres. Les adolescents ne paraissent pas devant leurs pairs, ils comparaissent, toujours sur la scène et vulnérables à leur jugement. Ils se voient à travers leurs yeux. Les réseaux sociaux sont des intensificateurs du moi, des caisses de résonance pour se sentir exister. Ils y projettent une version idéale de leur personne qui n'est pas sans conséquence sur le sentiment de soi, car ils sont à double tranchant en ce qu'ils sont aussi les voies privilégiées du harcèlement, de jugements méprisants...

Changer de peau

Dans ce contexte d'individualisation du sens et de marchandisation du monde, le corps n'est plus la souche identitaire inflexible d'une histoire personnelle, mais une forme à remettre inlassablement au goût du jour (Le Breton, 2019). On change son corps pour changer son existence, pour opérer une redéfinition de soi souvent vécue comme une transfiguration personnelle en puisant avec jubilation dans les offres ambiantes. Le corps est la matière première d'un sentiment d'identité toujours provisoire qui s'appuie sur le façonnement de son apparence, de sa forme, de ses formes. Le self-service des identités compose un immense vestiaire où la singularité implique de se diluer dans un ensemble plus vaste alimentant le conformisme d'une classe d'âge, mais procurant à bon compte le sentiment d'avoir un corps à soi, un corps pour soi, mais toujours sous le contrôle des pairs.

Le corps ne détermine plus l'identité, il est à son service, particulièrement pour les adolescents qui cherchent à se défaire de leur proximité à leurs parents et entendent « s'approprier » leur corps, comme ils le disent volontiers, parfois même dans la revendication de changer de genre. L'individualisation du lien social qui induit cette affirmation de soi, l'aisance à trouver en soi ou autour de soi les outils d'une transformation perçue comme souveraine provoquent ce désir d'avoir un corps en miroir de soi. La peau est à l'adolescence le lieu d'une régulation avec le monde, un espace de reconquête, une matière première pour se construire un personnage enfin propice.

À défaut d'exercer un contrôle sur son existence dans un monde insaisissable, le corps est un objet à

portée de main sur lequel nourrir enfin une souveraineté souvent mise en difficulté ailleurs. Le désinvestissement des systèmes sociaux de sens amène à une centration accrue sur soi. Le repli sur le corps et l'apparence est un moyen de réduire l'incertitude en cherchant des limites symboliques au plus proche de soi dans la reconnaissance nécessaire des pairs. Dans la liquidité des mondes contemporains, il ne reste plus que le corps auquel l'individu puisse croire et se rattacher. La transformation de son statut accompagne le mouvement de marchandisation du monde. L'obsolescence de la marchandise est désormais aussi celle du corps. L'individu est non seulement libre de ses attaches avec les autres, mais libre également de ses attaches identitaires, de ses assises corporelles ou de genre, particulièrement pour les jeunes générations, *digital natives*, qui grandissent dans un univers formaté par les réseaux sociaux et la culture consumériste des pairs.

Leur corps se transforme en accessoire, en « dé-corp » à modeler selon l'ambiance du moment, proposition susceptible d'être reprise, *corpus* pour soutenir des expérimentations. Ils sont éperdument les *designers* de leur apparence et bricolent leur corps selon les circonstances en en faisant une formule manipulable et transitoire. Ils le personnalisent, le customisent avec passion, les yeux braqués sur les réseaux sociaux et le jugement des pairs. Lieu de régulation des tensions, leur corps est le balancier d'existence, l'objet transitionnel souvent meurtri, l'écran où projeter un sentiment d'identité toujours remaniable (Le Breton, 2007 ; 2013).

Il est la matière d'une manipulation symbolique du sentiment de soi qui traduit un jeu subtil entre le public et le privé. À la manière d'artisans cosmétiques, les adolescents se font les bricoleurs

inventifs et inlassables de leur apparence. Dans la société du spectacle, il faut en imposer aux autres par son apparence, tirer son épingle du jeu, en mettre plein la vue. Le jeune est ce qu'il montre, il remanie le sentiment de soi selon ses mises en scène. L'intimité s'efface devant l'extimité (Tisseron, 2001). Et, simultanément, elle appelle la reconnaissance des autres.

La peau est le recours le plus immédiat pour changer son rapport au monde. En en remaniant les frontières, le jeune cherche à s'inscrire dans une autre dimension du réel. La peau est un écran où l'on projette une identité rêvée, comme dans le tatouage, le piercing, ou les innombrables modes de mises en scène de l'apparence qui caractérisent les jeunes générations. Ou, à l'inverse, elle enferme dans une identité insupportable dont on voudrait se dépouiller et dont témoignent les blessures délibérées ou l'anorexie par exemple. Plus ou moins investie selon les circonstances de l'histoire personnelle, elle est un champ de bataille de l'identité pour maints adolescents. Ces interventions sur la peau sont des tentatives de remaniement des frontières entre le dehors et le dedans, un outil de franchissement d'un passage délicat.

Le goût du tatouage

Pour le jeune, la quête de soi passe par la personnalisation de son corps perçu d'abord comme à la fois soi et autre. Le tatouage n'a plus aujourd'hui la valeur encore un peu frondeuse des années 1990-2000, à une époque où il était l'événement significatif de l'autonomisation avec un fort sentiment de transgression à l'égard de parents souvent hostiles ou réticents (Le Breton, 2013). Après une longue période d'infamie, le tatouage devenait doucement une pratique socialement acceptée, mais nous n'en étions qu'au commencement. Son extrême banalisation contemporaine le transforme en bijou cutané qui suscite la curiosité, l'émulation, l'enthousiasme des proches ou leur étonnement face à qui n'en porte aucun. Il est l'un des ingrédients indispensables d'une fabrique d'identité pour se rapprocher de l'air du temps face au miroir nécessaire des pairs.

Le tatouage est une forme d'embellissement, choisi pour sa beauté, sa mise en valeur du corps, sa touche apparente d'originalité, sa valeur de filiation à une classe d'âge. À la fois objet privé et public, il est aussi destiné à l'appréciation des autres. Élément courant de la construction de soi dans un monde où il importe d'attirer l'œil avec un signe socialement porteur. Il n'est plus, comme autrefois, une manière populaire et rebelle d'affirmer une singularité, il touche en profondeur les jeunes générations dans leur ensemble, toutes conditions sociales confondues, il sollicite autant les garçons que les filles. Le goût du tatouage est un mélange ambigu de revendication d'originalité et de soumission aux attitudes conformes d'une classe d'âge. La logique de la consommation joue ici sans nuances,

il s'agit d'être conforme, tout en baignant dans le sentiment gratifiant d'être absolument différent grâce au motif que des millions d'autres dans le monde exposent avec la même fierté et le même sentiment de singularité.

Le tatouage se mue en élément constitutif de soi. Lia explique qu'avec les vêtements, les gens se ressemblent tous, alors elle souhaite inscrire sa différence ailleurs, sur sa peau, même si ses tatouages ne semblent pas d'une originalité incontestable, elle a du moins la conviction d'être « unique » grâce à eux, comme les innombrables autres garçons ou filles de son âge qui arborent les mêmes motifs au goût du jour. Non plus rébellion, comme autrefois, mais, à l'inverse, signes d'une intégration sans tache à l'esprit du temps et à la culture des pairs. Manière de se rassembler en se ressemblant.

Si, pour les aînés, le motif du tatouage est un geste souvent longuement médité, à l'adolescence, il est nettement plus impulsif et procure un sentiment intense d'exister en favorisant une reconnaissance par le groupe de pairs. Un événement essentiel sur le moment est le prétexte du rendez-vous avec le tatoueur : obtention d'un diplôme, premier boulot, succès professionnel, scolaire, universitaire, début ou fin d'une relation amoureuse, commémoration personnelle, voyage, décès d'un proche, exemples valorisés de garçons ou de filles de leur classe ou de leur quartier... Luce s'est fait tatouer un dragon à la mort de son père « pour ne pas l'oublier. Personne ne le sait, même pas ma mère. Puis les initiales des prénoms de ses frères qui ne les ont pas vues non plus, elle affiche également des roses et une main de squelette ». Chacun raconte ainsi une histoire avec des images cutanées qui cristallisent non seulement le plaisir d'embellir son corps, mais fonctionnent aussi comme le rappel d'une

force personnelle. Régulièrement regardées, montrées, admirées, également touchées, palpées, surtout dans les moments de tension, elles se muent parfois en objet transitionnel. Si leur valeur esthétique est première, elles sont parfois un espace de réassurance, bouclier symbolique contre les menaces de la vie courante, une seconde peau ne devant qu'à soi.

Pour certains, la marque corporelle est une prise d'autonomie qui renforce celle octroyée à leurs yeux par le Smartphone. Elle détache symboliquement des parents par une prise de possession de son corps, en faisant son affaire de sa peau, mais aussi en ayant désormais quelque chose n'appartenant qu'à soi, inaliénable, intime, gravé dans la chair, et sur laquelle ils sont volontiers intarissables. Beaucoup ne se sentent devenus eux-mêmes qu'avec le supplément d'une trace vécue comme une signature attestant l'appartenance à soi. Le sentiment est net d'avoir coupé le cordon ombilical et de voler de ses propres ailes, volonté de ne devoir qu'à soi, de s'inventer une origine en signant son corps comme ne devant plus rien aux parents. Sous une forme ludique, il est une recherche de dématernisation du corps, un détour symbolique pour accéder enfin au sentiment d'être soi. « C'est une touche personnelle que je voulais donner à mon corps. Une touche qui vient de moi, non de monsieur génétique » (Julie). Le corps légué par les parents est à modifier pour devenir soi, ne plus être entaché d'une origine. On retrouve là un fantasme d'autogénération, puissant dans le monde contemporain, dans la volonté de rompre symboliquement les amarres.

La marque corporelle signe l'appartenance à soi. D'où le propos de bien des jeunes : « Je me suis réapproprié mon corps. » Comme s'ils n'en

disposaient pas auparavant. Dans cet univers consumériste, être soi est un travail qui impose de posséder la panoplie requise. Dans un monde d'images, il faut se faire image. « J'étais trop heureuse. C'était magnifique, difficilement explicable tellement ça m'a rendue heureuse. Je me sentais *moi*. C'étaient mes choix, mes désirs. J'avais pris une décision par moi-même. Même si ça allait pas se passer super bien chez moi, je me sentais tellement bien, soulagée », dit une étudiante de 20 ans. Une anecdote à ce propos : dans une salle de l'université, un tatoueur parle avec passion de son métier. Il gagne la confiance des étudiants. Marie lève la main et témoigne de son expérience des marques corporelles. Elle dit avoir longtemps souhaité se faire tatouer sans trouver les circonstances favorables. Un soir, après une *rave party*, euphorique, elle croise un tatoueur venu proposer ses services aux teuffeurs avec son matériel installé dans sa camionnette. Elle pense que le moment est venu. Marie lutte contre les sanglots qui l'envahissent soudain. Et, en pleurant, elle dit : « Quand je suis sortie avec mon tatouage, pour la première fois de ma vie j'avais l'impression que mon corps était complet. » Le supplément introduit à la surface de sa peau rend une dignité à un corps insuffisant sinon à accueillir ses aspirations. Le signe cutané est une prise de marque avec un monde qui échappe en grande part. Il s'agit de remplacer des limites de sens qui se déroberont par une limite sur soi, une butée identitaire pour se reconnaître et se revendiquer comme soi. La modification corporelle (le terme est déjà révélateur) devient un badge identitaire.

Pour certains, les frontières de soi ne sont pas données sans un tâtonnement et une recherche personnelle. Bien des adolescents se sentent à vif sous le regard des autres, dépouillés de toute

défense comme s'ils dévoilaient leur intimité en toute évidence. Leurs tatouages viennent colmater leur manque à être et leur donner un sentiment de sécurité et de consistance qui leur faisait défaut. En ce sens, ils sont des outils de prévention du mal de vivre chez certains jeunes. Ils rectifient une image de soi malencontreuse. Ils sont aussi un piège à regard pour les autres derrière lequel se dissimuler. Ils s'érigent en cuirasse symbolique, une ligne de défense pour prendre enfin corps dans son existence. « Je me sens mieux avec moi-même. Je me trouve mieux moi. Alors je pense que les autres me trouveront mieux. Pas parce que je suis plus beau ou un truc comme ça, mais c'est une manière que j'ai d'assumer mon corps. Ça m'a aidé à accepter mon corps, je me regarde un peu plus dans le miroir qu'avant », dit un garçon de 21 ans. Le tatouage enveloppe le corps de narcissisme, il procure l'assurance qui manquait. Des formes de restauration de soi s'établissent ainsi sous l'égide de tatoueurs, assumant à leur insu ou en toute conscience un rôle de passeur (Le Breton, 2014 ; 2013).

Attaques au corps

Si, pour la majorité des jeunes générations, le tatouage, le piercing redoublent le fait d'être soi en apposant une marque sur sa peau, d'autres, en revanche, n'ont cessé de la rayer symboliquement, de la biffer, de s'acharner sur un corps qui les enferme dans une identité intolérable. Le surinvestissement social de la peau et de l'apparence engendre aussi son contraire, le refus radical de n'être que cela et une sorte de protestation inconsciente à tonalité politique qui amène à se retourner contre elle pour échapper à une crispation sur soi vécue douloureusement.

Signature de soi quand elle imprime une trace de subjectivité, comme dans le tatouage, la marque corporelle traduit une symbolique d'inclusion à soi. À l'inverse, la biffure cutanée est une tentative de se défaire de soi. Il s'agit de faire peau neuve, en se désenglant de la souffrance dans un geste qui est justement le prix à payer de la survie. Volonté cette fois de s'arracher une peau qui colle à la peau d'une identité insupportable ou souillée à cause, par exemple, de maltraitance, d'un rejet, de manque d'amour des parents, de turbulences familiales pénibles, souvent aussi d'incestes ou d'abus sexuels, ou encore d'un terrible sentiment d'insignifiance personnelle éprouvé par le jeune (Le Breton, 2015 ; 2007).

Écorchés vifs dans tous les sens du terme, ce sont des écorchés du sens, des jeunes en souffrance, vivant une incertitude sur les frontières de leur psychisme et de leur corps, de leur réalité et de leur idéal, de ce qui dépend d'eux et des autres. Toute déception est vécue avec intensité, sans recul. Ils

ont le sentiment de ne pas être tout à fait réels, de n'habiter ni leur corps ni leur existence.

À travers la blessure délibérée, le recours au corps est aussi un refuge pour s'agripper au réel et ne pas sombrer, un contre-feu au sentiment de destruction de soi. Dans les conduites à risque, le corps est le balancier d'existence usé comme objet régulateur, balancier pour supporter l'âpreté des circonstances. Le jeune se fraie un chemin par corps avec la douleur, la blessure, les coups, les sensations, etc. Les attaques à son égard sont des moyens de continuer à s'arrimer au réel, de le ressentir par corps, puisqu'il se dérobe par impossibilité d'y mettre des significations propices. Elles ne sont nullement l'indice d'une volonté de se détruire ou de mourir, mais plutôt de continuer à vivre malgré tout, en sacrifiant une part de soi pour continuer à exister. Elles sont précédées d'un sentiment de déperdition dans une sorte d'hémorragie de souffrance. Le jeune se jette contre son corps pour toucher enfin une limite, conjurer la chute dans le vide. Le rôle de pare-excitation de la peau est débordé par la virulence de l'affect.

Le manque d'un environnement soutenant et contenant en soi et au-dehors amène à la recherche d'un cran d'arrêt de la chute à travers l'incision corporelle en quête d'un contenant ultime. La blessure s'efforce de rompre la dissolution, elle témoigne de la tentative de reconstituer le lien intérieur-extérieur à travers une manipulation sur les limites de soi en faisant de sa peau un espace de régulation. Le soulagement est provisoire et il convient souvent de reproduire l'acte pour repousser encore la détresse afin de tenir le coup. L'insuffisance d'une relation solide et confiante au monde provoque une sorte d'autochirurgie brutale, mais signifiante, pour retrouver au plus proche les repères qui font défaut,

revenir à soi. Le jeune ne s'abîme pas n'importe où, n'importe comment, n'importe quand. Une conscience plus ou moins vive préside à l'acte. La profondeur des entailles et le lieu de leur exécution ne sont jamais aléatoires. Elles ne se font ni sur le visage ni sur les organes sexuels (sauf exception, inquiétante sur le plan du pronostic). La vue exerce un effet de maîtrise de l'acte.

Les scarifications sont ponctuelles ou durent quelques mois ou davantage, elles cessent quand le goût de vivre est rétabli. Elles laissent plus ou moins de cicatrices dont le statut ultérieur diffère selon les jeunes, les uns y sont attachés comme au souvenir d'une période douloureuse de leur existence qu'ils ont su surmonter, pour d'autres, elles incarnent la mémoire d'une souffrance à laquelle ils ne veulent plus penser (Le Breton, 2024). La blessure ritualise l'insoutenable, car il n'y a pas d'autre issue. À chaque événement douloureux, elle procure l'apaisement. Certains en dépendent comme d'autres de l'alcool ou de la drogue. Le sang qui coule est un baume paradoxal posé sur le manque à être. La douleur ressentie est un rappel d'existence, elle rend le monde présent. « Je crois que je me coupe pour sentir que je suis encore vivante. Parce que je sais très bien qu'en me coupant, c'est pas comme ça que je mourrais. Ça je le sais très bien. Donc je suis pas morte et mon corps n'est pas mort. Enfin, je ne sais pas expliquer, mais non, je ne suis pas morte. Voilà, c'est comme ça » (Anna).

L'entaille est une saignée identitaire pour se purger du « mauvais sang », du « pus », expulser de soi la mauvaise part pour retrouver provisoirement un corps propre, non envahi par l'autre, non tenaillé par des affects insupportables. L'écoulement du sang est une sorte de « drainage » de souffrance et de souillure, un rite intime de purification

particulièrement évident pour des adolescent(e)s victimes d'incestes ou d'abus sexuels. Le sang n'est pas n'importe quelle substance, il vient du corps, il est associé symboliquement dans nos sociétés à la vie et à la mort, à la santé et à la blessure, le répandre délibérément revient à solliciter une puissance de transgression (Le Breton, 2015 ; 2007).

Que les atteintes corporelles soient nettement supérieures en nombre chez les filles confirme le fait que, chez elles, la souffrance s'intériorise (troubles alimentaires, somatisations, tentatives de suicide...), là où, chez les garçons, elle emprunte plutôt la forme d'une agression à l'encontre du monde extérieur (délinquance, violence, toxicomanie, alcoolisation, vitesse sur les routes, etc.) La fille prend sur soi la détresse, là où le garçon se projette avec force contre le monde comme s'il voulait lui rendre la monnaie de sa pièce en atteignant des personnes qui ne demandaient rien. Cet investissement différent de la peau chez le garçon ou la fille se traduit par le statut respectif de leurs entailles. Là où la fille agit souvent en solitaire et en toute discrétion, il est courant que le garçon en pleine déroute le fasse sous le regard des autres dans une démonstration équivoque de sa « virilité ». Dans une situation où il est en difficulté, il entend montrer « qu'il en a » et qu'il ne faut pas le juger sur des apparences trompeuses.

Les scarifications relèvent d'une technique de survie quand tous les autres moyens de protection sont défailants, parade efficace pour surmonter sa crise, elles redéfinissent une situation intolérable. Elles relèvent d'une mise en langage cutanée, non en opposition à la parole, mais dans la conjugaison d'une parole qui prend chair et d'une chair devenant langage. L'adolescent(e) qui s'entaille est capable

d'expliquer son acte. Il fixe sa souffrance sur son corps afin d'y voir plus clair, il met en acte une impossibilité de transformer les choses. La blessure volontaire absorbe justement ce reste que les mots ne saisissent pas, cet au-delà que les paroles ne peuvent contenir. Dire un inceste ne suffit pas à en désamorcer la brûlure. Ces attaques au corps sont des tentatives de contrôler un univers intérieur qui échappe encore et d'élaborer une relation moins confuse entre soi et l'autre en soi. Elles sont une technique paradoxale de survie, une manière de ne pas perdre pied, de ne plus être emporté par le chaos. Elles visent à reprendre la donne, d'autant que les plaies requièrent souvent d'être soignées secrètement pour ne pas attirer l'attention sur elles, elles sont même parfois entretenues comme des foyers de sensations. Après l'incision, le calme revient, le monde est à nouveau pensable, pour un temps plus ou moins long, le jeune n'est plus dévoré par son tourment.

Changer de genre

Même si elles demeurent largement dominantes à travers le monde et dans nos propres sociétés, les conventions du genre (masculin et féminin), étayées sur l'apparence anatomique, confirmées par les ritualités sociales et les représentations culturelles, contrôlées par l'état civil, sont aujourd'hui ébranlées. Le masculin et le féminin incarnaient deux essences immuables, dissymétriques au regard de la domination masculine, au fondement de la famille, de l'hétérosexualité et du lien social, mais, aujourd'hui, leur solidité s'effondre. Si les différences de genres sont restées longtemps tranchées dans nos sociétés, elles connaissent des mutations majeures. Nombre d'hommes ou de femmes ont des comportements qui étaient traditionnellement associés à l'« autre » sexe. La féminité est multiple, comme l'est la masculinité, l'une et l'autre se déclinent en maints styles parfois contradictoires.

Mais, au-delà, le genre devient le fait d'une décision propre et d'une représentation sur la scène sociale appuyée sur une cosmétique adaptée pour produire une identité d'homme ou de femme, ou en inventer d'autres, indépendamment de son sexe « biologique » d'origine, ce dernier n'est qu'un pré-texte. L'identité de genre, immergée dans le sentiment de soi, est malléable, mouvante, multiple, simple proposition éventuellement révoquée.

Depuis l'apparition d'Internet, et surtout depuis la banalisation des Smartphones, on assiste à un phénomène social d'ampleur d'adolescents (et même d'enfants) qui souhaitent changer de sexe. Devenus individus, précocement adultisés, ils revendiquent leur autodétermination. Les réseaux sociaux ou

YouTube sont les vecteurs d'influence qui cristallisent une transformation radicale de soi qui vient souvent donner une solution à un malaise personnel. Si on est mal dans sa peau, alors on souhaite faire peau neuve en changeant de genre pour expérimenter un autre rapport au monde peut-être plus heureux.

Émergence d'un désir en apparence insolite, rebelle, mais qui est l'un des effets de l'hyperindividualisation de nos sociétés. Le monde apparaît au jeune comme un immense éventail de choix possible d'existences à sa disposition. Les réseaux sociaux potentialisent de leur souveraineté ce sentiment que le genre à la naissance n'est nullement une obligation. Au regard des modifications profondes du statut de la famille, les identifications maternelle ou paternelle ont perdu leurs incidences, les modèles sont innombrables et souvent trouvés plutôt dans les blogs ou les réseaux. Le jeune construit ses propres assises symboliques en toute logique dans une société d'hyperindividus qui ne supportent guère de devoir leur vie à d'autres. L'affirmation d'être d'un autre genre est pour l'adolescent une forme de naissance à soi par soi-même, une volonté de rompre avec la filiation pour s'instaurer sujet de sa propre existence. Auto-engendrement qui est sous de multiples versions dans l'air du temps.

Le désir de changer de genre magnifie l'existence, il sort le jeune des routines pour le transformer en inventeur de soi, en héros qui affronte l'hostilité ambiante, sous le regard fasciné de quelques proches et des membres des réseaux sociaux qui suivent avec enthousiasme les péripéties de son combat. Il se sent courageux, valorisé par leurs encouragements qui contribuent à discréditer toute opposition, à commencer par celle de leur famille. Il raconte sa propre histoire qui n'est plus celle que

ses parents racontaient pour lui. S'il rencontre l'hostilité de sa famille ou de son entourage, il est épaulé, accompagné par ses « amis » des réseaux sociaux, des sites d'échange autour de la transidentité ou plus simplement des associations locales. Il n'est plus seul, et partage ses interrogations, ses doutes, ses aspirations, ses joies, ses peines. Sur les blogs ou les réseaux, il met en paroles et en images son parcours et prodigue conseils et encouragements à ceux qui le sollicitent, tout en en recevant de leur part. Il découvre que d'autres, un peu plus âgés, ont connu les mêmes affres avant éventuellement de franchir le pas d'un changement de sexe.

Des enfants transsexuels ont assez vite le sentiment que leur corps est une prison car ils ne sont pas nés dans le bon genre et ils en souffrent : « Je me suis toujours sentie une fille », « je sais que je suis un garçon depuis toujours. » Ils grandissent dans la conviction de vivre une erreur tragique de la nature qui doit être réparée. Ils prient le ciel de se réveiller dans le corps de l'autre sexe, ils se travestissent secrètement, revêtent des perruques, se maquillent, se comportent devant le miroir comme s'ils étaient désormais libérés de la contrainte des normes de genre. Grandissant dans un corps vécu comme un malentendu, ils se compressent la poitrine ou mettent un tissu dans l'entrejambe pour mimer un pénis (Goguel d'Allondans, 2017, 185 et s.). Avant de se tuer à 17 ans, Leelah laisse une lettre poignante : « J'ai le sentiment d'être une fille prise au piège dans un corps de garçon et je ressens ça depuis mes quatre ans [...]. J'avais 14 ans quand j'ai appris ce que signifie le mot transgenre et j'ai crié de joie [...]. Mes parents voulaient que je sois leur parfait petit garçon chrétien hétérosexuel et c'est clairement quelque chose que je ne voulais pas [...]. Pas d'ami(e)s, pas de soutien, pas d'amour [...]. Je vais de pire en pire [...]. Ma mort doit être

comptée parmi les personnes transgenres qui se suicident chaque année. Je veux que quelqu'un regarde ce chiffre, se dise « bordel » et change les choses. Changez la société s'il vous plaît » (in Goguel d'Allondans, 2017, 187).

Pour ces adolescents transsexuels, l'arrivée de la puberté est douloureuse, ils se reconnaissent de moins en moins dans le genre attaché à eux, les vêtements qu'ils doivent porter, les attitudes à avoir, celles des autres à leur égard, et souvent leur entourage scolaire perçoit ce malaise. Leur comportement en décalage avec ce qui est attendu socialement les expose au harcèlement, et parfois à l'incompréhension de leurs parents. Mais une famille où un enfant déclare ne pas se reconnaître dans son genre connaît un séisme d'où naissent un mélange de honte, de culpabilité, de peur, l'immense frustration de ne plus reconnaître son fils ou sa fille. Les anciennes attentes sont déjouées, l'enfant paraît insaisissable. Il n'est plus celui auquel on a donné naissance. Les parents doivent renoncer à leur enfant qui n'est plus celui qu'ils ont mis au monde.

La fluidité protège de l'assignation à un sentiment de soi pénible. Le jeune qui se déclare « non binaire » passe ainsi d'un sentiment de soi à un autre et se libère de ses tensions intérieures avec la conviction qu'il tient entre ses mains une solution modulable à sa difficulté de vivre. Cette possibilité élargit considérablement sa liberté, il n'est plus prisonnier d'identifications fixées par les attentes de ses parents ou de ses proches, libre de lui-même, il se construit à sa guise selon ses choix.

L'ambiguïté de genre de bien des adolescents est une manière de se mettre à l'abri, d'expérimenter de nouvelles possibilités d'existence, sans la nécessité de franchir le pas d'une réassignation.

Ils s'habillent, se coiffent, appréhendent leur visage, se comportent selon les normes du genre qui n'est pas encore le leur avec la jubilation de transgresser, de provoquer, tout en expérimentant d'autres manières d'être. Ils se choisissent souvent un prénom qui marque l'importance à leurs yeux de ce choix d'un autre genre, même s'ils demeurent encore dans le passage. Sarah, 18 ans, est révélatrice de ce type de comportement : « Je m'identifie comme *Gender Fluid*. C'est-à-dire qu'il m'arrive, enfin, disons qu'il y a un spectre de genres, qu'il m'arrive d'être femme, homme, les deux, ou bien aucun des deux ou partout. Je peux être partout sur le spectre à n'importe quel moment » (in Goguel d'Allondans, 2017, 67). Vera déclare : « J'ai commencé à le sentir en quatrième. En troisième je me disais bisexuelle, et maintenant je me sens lesbienne. Je suis encore en train de découvrir, ça change, je m'attribue plein de noms. Parfois, en regardant des photos d'hommes trans, je me demande si je n'ai pas envie d'être comme eux. C'est bizarre de dire que c'est une identité qui t'attire, et en même temps que tu ne veux pas d'identité. Les normes, ça enferme, j'aimerais juste essayer des choses, être ce que je veux » (in Hefez, 2022, 205). Les conventions de genre ne sont plus que des suggestions pour nombre d'adolescents ivres de leur liberté, et parfois en grande souffrance. Choisir serait se limiter, ils veulent tout. « Je veux devenir ce que je suis et non répondre à des normes qui ne me concernent pas. Je veux choisir à ma guise mon genre ou en inventer un, ma sexualité, mon corps », tel est le mot d'ordre, typique en ce sens de l'hyperindividu contemporain.

L'adolescence est une longue phase d'expérimentation de soi qui connaît parfois des épisodes radicaux, comme le sentiment d'être dans le mauvais genre et le désir d'expérimenter l'autre. L'identité,

en effet, n'est pas rigide, elle est relationnelle, c'est-à-dire en lien avec des situations, des rencontres, elle se remanie d'autant plus lors de cette période où le jeune se cherche et multiplie les expériences, les essais, les erreurs, les repentirs. Période d'obsolescence de soi. Le désir de changement de genre de l'adolescent est une tentative provisoire de savoir qui il est, ce qu'il peut attendre de sa vie. Elle n'est pas nécessairement une parole de vérité sur soi destinée à le façonner. En revanche, elle doit être entendue et réfléchie avec lui, sans jugement.

Fétichiser des stéréotypes

Si les réseaux sociaux jouent un rôle essentiel dans le désir de changer de genre, ils exercent sur d'autres une attraction irrésistible de renchérissement des stéréotypes de genre. Les normes corporelles se multiplient et se font d'autant plus incisives qu'elles paraissent moins impérieuses, laissant l'initiative à l'adolescent(e) en ne lui donnant que des indications qui exigent cependant les dialogues sans fin sur les réseaux sociaux pour savoir comment se comporter. Le corps mince, sain, svelte, jeune, séduisant, lisse exerce une puissance d'attraction. À l'inverse de la tendance queer, le dualisme homme-femme est ici fortement sollicité. L'adolescente cherche à être encore plus femme et le garçon plus homme en puisant dans les modèles traditionnels du féminin et du masculin. Surtout chez les filles, le souci de soi se magnifie sous l'égide de l'industrie du façonnement et de l'embellissement.

En une dizaine d'années, la marchandisation du corps a pris un essor considérable, multipliant les produits, les salons de beauté, les offres diététiques, les propositions de chirurgie cosmétique, etc. Sur les réseaux sociaux, les filles prennent la pose mettant en valeur leurs seins, leurs fesses, leur séduction sous un angle sexualisé, avec naïveté ou en toute conscience. Un modèle « mondialisé » s'impose sous l'égide surtout de l'industrie culturelle américaine (séries, chaînes câblées, productions hollywoodiennes, marketing, etc.). Au moment de l'adolescence, le fait d'être belles est souvent perçu par les adolescentes comme la condition indispensable pour être aimées.

Les réseaux sociaux sont un miroir magique qui exalte l'apparence physique. Les filtres Instagram, Photoshop ou autres avec les possibilités de retouches, la mise en scène des photos alimentent une aspiration à une beauté malaisée à soutenir dans le réel. Mais la coïncidence avec le simulacre est vécue sur le mode de l'épanouissement personnel. De surcroît, les influenceurs ou les influenceuses offrent une image parfaite de leur personne, améliorée numériquement. De même, les garçons et les filles invités des émissions de télé-réalité sont choisis déjà pour leur apparence et magnifiés par le maquillage des studios. Ces jeunes internautes sont happés par la *snapchat dysmorphia*. L'incitation est forte de recourir à une intervention cosmétique pour ressembler à ces modèles, en considérant par ailleurs qu'ils sont la norme. De plus en plus d'adolescentes reçoivent aujourd'hui comme cadeau d'anniversaire une intervention de chirurgie esthétique. Une adolescente encore en pleine croissance est souvent encline à une relation ambivalente face à l'image de son corps, ce dernier est souvent une caisse de résonance de son mal de vivre, pourtant de nombreux chirurgiens esthétiques n'hésitent pas à opérer ; sur les réseaux sociaux, les influenceuses jouent un rôle d'incitation.

Une forme tyrannique de la séduction s'impose à d'innombrables adolescentes à travers le monde qui pensent suivre leur propre désir pour accéder à une meilleure version de soi (Marcelli, 2012). Elles augmentent le volume de leurs seins, de leurs fesses, refont leur nez, rectifient des oreilles décollées, effacent des cicatrices d'acné, retouchent leurs paupières, recourent à l'épilation au laser, souhaitent avoir des lèvres pulpeuses grâce à des injections de collagène, satisfont à des opérations de liposuction. Mais telle est l'ambiance qui les

enveloppe, l'idée que le corps n'est qu'un objet à disposition pour servir à la mise en valeur de soi.

De manière précoce, les filles sont aujourd'hui immergées dans un dispositif de marketing et d'offres de produits. N'ayant aucun état d'âme face aux artifices, elles sont plus enclines à l'idée d'une transformation de leur apparence pour esthétiser leur présence au monde. En outre, les traitements contre l'acné, aujourd'hui banalisés, leur ont enseigné un recours commun aux crèmes qui facilite le passage aux soins esthétiques. Il est courant, même pour les garçons, d'utiliser par exemple des teintures ou du gel pour cheveux, voire des parfums masculins.

Les filles intériorisent un impératif de beauté ou de minceur. L'obsession de la balance commence tôt. Hantées par leur poids et leur conformation physique, nombre d'entre elles restreignent leur alimentation dans un souci de minceur. Critiques sur différentes parties de leur corps, elles ne se trouvent pas conformes à leur désir. D'innombrables adolescentes du monde entier sont dans la même peur de ne pas être reconnues et souffrent de leur poids. Elles craignent de ne pas plaire. Afficher ses photos sur les réseaux sociaux est à double tranchant à un âge où l'on manque de recul. Elles sont parfois louées, mais certaines reçoivent des commentaires méprisants ou des jugements virulents sur leur moralité. Parce qu'elles ont dévoilé même discrètement une partie de leur corps.

Le surinvestissement de l'apparence par les jeunes générations atteste de la prégnance de l'impératif du look dans une société du spectacle, de l'image, où il faut en mettre plein la vue pour sursignifier sa présence au monde. Elles grandissent dans le sentiment que le corps est un objet révocable dont l'apparence doit produire des effets spéciaux

adéquats. Les garçons sont le public dont il faut capturer le regard, elles sont les inlassables prestataires de services d'une scène sociale masculine réelle ou fantasmée.

Virilisme

Dans certains quartiers populaires de grands ensembles, des adolescents qui ne répondent pas aux codes de virilité ambiants à cause de leur douceur, de leur culture, de leur sexualité réelle ou supposée sont menacés de représailles et basculés avec mépris du côté des « gonzesses », des « meufs », et volontiers traités de « pédés », harcelés dans leurs établissements scolaires ou les réseaux sociaux. Des garçons n'ayant que leur masculinité comme valeur vivent avec inquiétude le déplacement des normes éthiques et esthétiques associées aux deux sexes. Ils sont attachés aux valeurs traditionnelles de puissance et de domination sur les femmes, car, s'ils perdent cette ultime autorité, leur identité se défait. Ils sont souvent dans une surenchère de virilité : affirmation de la force, du courage, de l'endurance, du fait d'être le « meilleur », refus de l'école et des enseignants, goût de l'alcool, de la vitesse, répulsion du féminin, et plus encore de l'« efféminé ».

L'investissement sur les muscles et une attitude démonstrative relèvent d'une esthétique de l'apparence, mais centrée plutôt sur le fait d'intimider leur entourage. L'agressivité, l'honneur, le pouvoir sur les autres sont des ressources disponibles pour être enfin « quelqu'un », c'est-à-dire affirmer sa « réputation ». Si la « virilité » demeure une valeur essentielle pour les milieux sociaux populaires, et particulièrement ceux des cités, elle est dérisoire, et même contestable pour les autres milieux sociaux qui y voient plutôt de la vanité, de la violence, du machisme. Les jeunes de milieux sociaux de classes moyenne ou privilégiée valorisent le courage de la volonté plutôt que la force.

Mais ils sont parfois sensibles aux images des corps masculins virils et musclés, dynamiques qui s'affichent sur les murs ou valorisés par les réseaux sociaux, les influenceurs ou influenceuses notamment. Dans un monde d'incertitude, la musculation construit pied à pied une sorte d'abri pour rester maître de soi ou, du moins, se donner la conviction d'être enfin soi. Le jeune endosse son corps comme une deuxième peau, un surcorps où il se sent enfin à l'aise. Sa force est inutile, mais seuls importent une esthétique de la présence, une réputation dans le quartier et le sentiment d'être conforme à une image intérieure.

La construction du masculin est toujours un effort sur soi sous le regard des autres, avec la menace de ne pas être à la hauteur, c'est-à-dire, pour prolonger la métaphore sexuelle, de ne pas être assez « viril » pour appartenir à la « communauté ». Si les hauts lieux de l'affirmation virile sont aujourd'hui déconsidérés : voiture, alcool, cigarette, violence, machisme, homophobie, etc., ils continuent à exercer leur ascendant dans certains milieux populaires et notamment dans les quartiers de grands ensembles. Le masculin ne s'élabore pas ici dans une relation au féminin, sinon comme repoussoir, mais dans l'entre-soi des « vrais » hommes. Il est parfois difficile à soutenir, car il implique des épreuves à accomplir, il nécessite un travail culturel et le fait de ne jamais perdre sa « réputation » devant les pairs. Paradoxe de la « virilité », les conditions à remplir pour « être un homme » n'ont nullement pour enjeu les filles, mais les autres de leur sexe. Les parades masculines sont homosociales, elles ne visent qu'à la reconnaissance des pairs. Il s'agit d'être un homme aux yeux des hommes.

La nourriture est un balancier d'existence selon le degré de l'appétit de vivre. Le rapport à la faim et à la satiété n'est pas seulement une fonction biologique, ses modalités sont apprises dans une relation à la mère ou à celle qui en tient lieu, il se construit dans une trame d'émotion, de tendresse, ou sur leur absence. Il marque l'enfant d'une sensibilité particulière à la nourriture. L'appétit est une affectivité en acte. Certaines adolescentes, et des garçons en nombre moindre, connaissent des troubles comme l'anorexie ou la boulimie qui témoignent d'un *goût* de vivre défaillant. L'anorexie est profondément enracinée dans des structures affectives familiales ou des événements traumatiques, comme les abus sexuels par exemple, mais la majorité des adolescentes basculent à la faveur d'un régime alimentaire pour être plus minces à la suite de la réflexion d'un proche, de remarques vexatoires sur les réseaux sociaux ou d'un regard critique porté sur soi après s'être détaillées devant le miroir. La peur d'être « grosse » amène à dévaler une pente n'en finissant plus. Une préoccupation sociale résonne sur des fragilités personnelles qui aboutissent à un contrôle grandissant de la nourriture, c'est-à-dire des frontières entre le dehors et ce qui entre en soi.

Mais l'adolescente trouve dans la maîtrise radicale de son corps, et notamment de sa faim et de son poids, un abcès de fixation de ses difficultés identitaires. Elle cherche à se différencier de sa mère qui lui colle à la peau, la privant de son aventure personnelle faisant de sa fille sa « chose », en l'empêchant à son insu de naître enfin à elle-même. Cependant, parfois, il s'agit de se défaire de l'intrusion vétilleuse

du père qui entend contrôler sans relâche les goûts et l'existence de sa fille. L'expérience anorexique traduit la longue reconquête d'un corps dépossédé à l'origine. Elle accompagne une quête douloureuse d'autonomie : décider enfin de soi, accéder à sa liberté de mouvement. Sur son désir, l'anorexique est restée sur sa faim, elle a faim d'autre chose que de nourriture.

Elle est décrite par son entourage familial comme ayant été une enfant modèle, obéissante, précoce en de multiples domaines. En fait, elle a mené une existence sans épaisseur, conforme aux attentes de ses parents. Malgré ses réussites scolaires ou sportives, cette enfant sans histoire s'est toujours ressentie insatisfaite, indigne de louanges et toujours anxieuse de ce que les autres pensaient d'elle. Son excellence était un masque, un faux-self (Winnicott), auquel elle cesse d'adhérer avec l'irruption de la puberté qui implique un travail de subjectivation qui brise les anciennes formes d'adaptation et contraint à une radicale remise en question dans une reconquête de soi. Simultanément, elle ne sait pas qui elle est. La soumission aux parents, et surtout à la mère, n'a été qu'une existence par procuration. Elle n'a jamais eu l'occasion de savoir qui elle était hors de cette influence. Dans son refus de manger, elle tient pour la première fois une position de force à l'égard de ses parents et de son environnement (Le Breton, 2007).

Elle aspire à l'autonomie, elle veut se détacher de la tutelle de ses parents pour voler de ses propres ailes, et elle fait de son corps un objet sur lequel exercer sa souveraineté et de la nourriture, un enjeu identitaire. Elle se sent puissante d'échapper au lot commun des autres filles et se convainc de posséder une maîtrise sur soi, un caractère bien trempé. La beauté réside pour elle dans l'extrême minceur

qu'elle poursuit. Elle ne se voit pas telle qu'elle est, le miroir est déformé, et son corps filiforme lui apparaît toujours trop gras. De cette haine du corps, la maigreur, la liquidation de la chair au profit du squelette sont la seule issue. Une jouissance profonde mêlée de colère accompagne sa lutte permanente contre la faim. Un moment de basculement intervient quand elle ne vit plus son expérience comme une protection, mais comme un enfermement dont elle ne parvient plus à sortir, un seuil qualitatif est alors franchi.

L'anorexie est une lutte farouche contre la sexualité qui arrache au neutre de l'enfance et contraint à devenir femme (ou homme). Une quête douloureuse pour entrer dans un désir n'appartenant qu'à soi. Tentative d'arrêter le temps qui recèle les menaces d'un corps de femme (ou d'homme), elle se focalise symboliquement sur la faim dont elle refuse qu'elle lui dicte sa conduite. « Je n'aurai plus jamais faim, me suis-je dit. Il était sept heures et j'avais faim [...] J'avais 13 ans, et [avais] fini de grandir. On mange pour grandir. Je ne grandirai plus, m'étais-je dit. Je ne mangerai plus que le minimum. Ce qu'il faut pour durer. Cela faisait comme un champ d'exploration immense, la découverte d'un territoire sauvage et secret » (Brisac, 1994, 9). Volonté de ne plus subir son corps, mais de le produire, de l'alléger surtout en mangeant du rien, en se libérant de la chair pour flotter dans son corps comme une libellule. L'anorexique lutte contre la femme qui grandit en elle et la réduit à son corps. Ses privations aboutissent à une disparition symbolique de ses règles, de ses seins, et souvent elle parachève son combat contre son corps en l'entaillant (Le Breton, 2003).

L'anorexie est une discipline d'existence, un ascétisme de chaque instant, un combat sans répit. Tout aliment est passé au crible d'une rationalisation qui

aboutit à la destitution de toute saveur au profit d'une utilité nutritionnelle sévèrement calculée. Le contrôle obsessionnel du poids, et de la faim, lui assure que son corps, ou plutôt son existence, est toujours l'objet de sa décision. Elle manifeste en permanence une formidable réflexivité sur elle-même, sur les propos des soignants, des médecins, et particulièrement sur les éléments théoriques concernant ses comportements, transformés en stéréotypes par le discours ambiant. Elle s'efforce d'établir une souveraineté personnelle sur les nécessités biologiques qui s'imposent aux autres. À travers un régime alimentaire infiniment réduit pouvant l'amener à la mort, elle contient sa faim comme elle contient sa vie. Dans une ambivalence profonde, elle vit à la fois le vertige de son manque à être et de sa faim et, simultanément, le sentiment de tenir enfin son destin en main. Son ambivalence se traduit aussi par la jouissance éprouvée à ressentir de manière insistante le manque qu'elle s'inflige. Certains cliniciens parlent d'un « orgasme de la faim » (Kestemberg *et al.*, 1972). Le refus de satisfaire la faim fait durer la tension, et celle-ci lui donne le sentiment d'exister à travers le foisonnement des sensations éprouvées. Elle se tient sur le fil du rasoir du manque, touchant enfin une limite tangible de son existence. Chaque fois qu'elle repousse sa faim, qu'elle dédaigne une prise de nourriture, elle marque une victoire sur elle-même et se fortifie dans sa lutte. Son hyperactivité est une tentative de vivre des moments forts, intimes, érotisés quand elle mène à bien les défis dont elle parsème ses journées. Elle accentue encore le contrôle rigoureux exercé sur son corps. La multiplication des exercices physiques : courir, nager, marcher, se dépenser, etc., resserre d'un cran cette volonté de ne rien laisser au hasard du biologique.

Elle éprouve parfois un sentiment de souillure après avoir mangé, même quelques bribes de nourriture, et elle se fait vomir pour se purifier et se punir d'avoir cédé à la tentation. Elle cède à des crises de boulimie vécues dans un profond dégoût d'elle-même. Si les circonstances la contraignent à avaler quelque chose pour donner le change à son entourage, elle ruse en développant de singulières techniques du corps. « Je vomis, et je m'améliore, je vomis de mieux en mieux. Bientôt, il ne m'est plus nécessaire de mettre un doigt dans ma gorge, un simple mouvement abdominal suffit, j'appuie sur mon plexus, je me sens nettoyée et propre, et de nouveau maîtresse de mon destin » (Brisac, 1994, 52-53).

Dans l'anorexie, le corps est un double, un objet transitionnel ambigu qui permet d'exercer une souveraineté sur soi. Dans nombre de conduites à risque, l'adolescent s'acharne sur son corps non pour le détruire, mais pour se l'approprier (Le Breton, 2007 ; 2013). L'anorexie est typique à ce propos. Autre que soi, objet pour le moi, il importe de le soumettre avant d'être démis par lui. Si l'anorexique ne peut s'en délivrer, elle essaie au moins d'en juguler le poids dans tous les sens du terme, et de le tenir à distance.

Si elle refuse la mère en elle ou parfois l'autorité du père, elle récusé avec la même rigueur le corps de femme qui s'exprime à travers les changements physiologiques ou morphologiques liés à la phase pubertaire. Elle s'arc-boute sur le refus de devenir femme qui fait irruption dans son corps. Le garçon a moins ce souci, puisque son corps se distingue de celui de sa mère, mais lui aussi est dans le refus du temps qui vient, en lutte contre la sexualité qui s'opère en lui contre son gré. Il craint l'irruption d'un corps d'homme qui ne le satisfait pas au regard du

statut social du masculin, et dans une quête de soi encore inaboutie (de Tonnac, 2005).

Si l'anorexie est un indice de souffrance, elle marque aussi une forme de résistance insue (comme les scarifications ou l'obésité) à l'encontre d'un modèle contraignant du féminin, même si elle est surdéterminée également par des difficultés relationnelles liées à la famille, le dégoût de soi après des abus sexuels ou une quête effrénée d'autonomie. Elle est la mise en œuvre d'une ironie cruelle à l'encontre des discours sur la minceur. La jeune femme en pousse la logique à son point extrême. Elle dit par son corps la souffrance des représentations qui s'imposent à elle. Non que cette résistance soit tout à fait lucide, bien d'autres motifs entrent en jeu. Comme une artiste de *body art*, elle interroge par corps des représentations sociales sources de souffrance pour les adolescentes qui ne se reconnaissent pas dans ce modèle de séduction, ou s'y soumettent à travers maintes privations (Le Breton, 2007 ; 2015).

L'exaltation de l'anorexie comme royauté personnelle trouve aujourd'hui sur de nombreux sites internet un porte-voix redoutable qui transforme son mode de vie en culture à grand renfort d'images d'adolescentes maigres à en mourir ou de déclarations de principe de défendre une philosophie d'existence, un art de vivre, la quête d'un corps parfait, hors sexe. *Anorexia is a lifestyle, not a disease*.

Réseaux sociaux

La colonisation des univers adolescents par le Smartphone bouleverse le rapport au corps à travers ce souci de s'inventer un corps miroir de soi en réplique au monde en miroir que leur prodigue leur usage intensif du portable. Mais cet usage passionné contribue à leur sédentarisation. Même en voyage loin de chez eux, les adolescents demeurent assis et immobiles absorbés irrésistiblement par leurs connexions. Plus que jamais, ils incarnent une humanité assise. Là où, autrefois, ils se dépensaient dans maintes activités physiques qui favorisaient la solidarité mutuelle et la connaissance de soi et des autres, et de leur environnement, ils sont aujourd'hui plus souvent assis ensemble à chatter ou à s'envoyer des textos ou des images.

Les indicateurs de santé publique pointent que les adolescents des années 1970 étaient deux fois plus actifs. S'ils couraient en moyenne un 800 mètres en trois minutes, ils en mettent aujourd'hui quatre. Une recherche souvent citée du médecin William Bird (2007) rappelle qu'en quelques décennies, la distance parcourue par les enfants autour de leur domicile est passée en moyenne de 9 kilomètres à 300 mètres.

Cette sédentarité contemporaine n'a pas seulement des incidences sur la santé, les douleurs cervicales ou dorsales, la myopie, mais aussi sur le développement intellectuel, le langage. Un adolescent actif et curieux du monde prenant sa vie à bras-le-corps a nettement plus de chances de demeurer le même en devenant adulte. L'activité de penser est favorisée par les activités physiques, le mouvement, la confrontation à la diversité vivante

de l'environnement. Ces longues postures d'immobilité ne mettent guère les idées en marche, elles sont moins propices au renouvellement de soi, elles inclinent à la passivité (Le Breton, 2024).

Les adolescents d'aujourd'hui ont quasiment tous un Smartphone, et une solide connaissance des réseaux sociaux auxquels ils consacrent plusieurs heures par jour. Le portable donne à chacun la possibilité de se mettre en valeur à travers n'importe quelle anecdote et de poster ensuite les images en cherchant une audience maximale. Le Smartphone est un objet transitionnel absolu, tenu en main toute la journée, en permanence sollicité dans la compagnie des pairs. Simultanément outil de retranchement du monde et d'interactions, mais en choisissant les interlocuteurs. On est seul, mais ensemble. Le cordon ombilical largement rompu avec les parents est reconstruit avec les pairs sous l'égide du Smartphone qui donne aux adolescents le sentiment d'une vie sociale intense.

La liste des « amis » de Facebook ou des « contacts » du portable prend la place des amis de chair qui accompagnaient la vie quotidienne. Les réseaux sociaux sont pour l'adolescent une voie d'expérimentation de soi, l'exploration de mondes inconnus des parents à travers des pseudos, des avatars ou des discussions interminables avec les pairs. L'écran est désormais la fenêtre par laquelle il regarde le monde. D'où d'ailleurs cette myriade d'adolescents croisés dans les rues ou les transports publics, hypnotisés par leur portable, parfois un casque sur les oreilles, sans aucune attention au monde environnant. La carte est devenue pour eux le territoire. Les enseignants sont confrontés à leur difficulté à lire et à s'approprier un texte, à saisir sa linéarité, sa globalité. Ils n'ont pas intégré la patience et l'attention nécessaires à leur

compréhension. Leur culture générale en pâtit pour la plupart. Ils sont vulnérables aux opinions toutes faites, aux rumeurs, ils ne sont pas accoutumés à interroger l'argumentation d'un texte, sa plausibilité, sa provenance... Les codes de lecture leur manquent, parasités par les habitudes de lecture des écrans. Maints travaux observent que plus on est exposé aux écrans et moins on comprend les textes écrits et les nuances à apporter dans l'analyse d'une situation (Desmurget, 2019).

Certains adolescents se prennent ainsi au jeu du virtuel et désinvestissent leur engagement dans la vie personnelle, familiale et scolaire, ils s'enferment dans leur chambre ou n'en sortent plus que rarement, ils n'ont plus de relations sociales qu'à distance. Forme radicale de ce que j'ai nommé la blancheur, la disparition de soi qui est l'une des données anthropologiques de nos sociétés (Le Breton, 2015).

Enfouis dans le cocon technologique des réseaux sociaux, ils tombent dans l'absence, ne souhaitant plus quitter des yeux le miroir où ils ne cessent de scruter leur disparition. Le phénomène s'étend aujourd'hui bien au-delà du Japon. D'apparition récente, le phénomène *hikikomori* est souvent associé à un désinvestissement de l'école. Repoussant tout contact avec l'extérieur, ces jeunes se mettent hors circuit. Ils s'éloignent des turbulences du monde, rejettent le souci des performances scolaires, l'engagement dans le travail, et même les nécessités élémentaires de la vie sociale. Ils choisissent une forme d'autisme paradoxal en se bouclant dans un univers intérieur, et en interposant un écran à toute relation sociale.

Leurs journées répondent à un temps circulaire. Elles sont faites des mêmes épisodes comme si le temps était gelé. Ils ont le sentiment d'avoir tout donné, d'avoir dissipé toute leur énergie et d'être vidés de

leur substance. Rester physiquement disponibles aux autres, sortir de chez soi pour accomplir les tâches nécessaires à une existence au sein du lien social réclament une tension dont ils ne se sentent pas capables. Les événements à leur entour restent sans effet sur eux, leur famille leur est indifférente, la souffrance de leurs proches ne les touche pas. Ils sont hors du flux des informations qui secouent le monde au-delà de leur microcosme. Souvent, leurs parents ne peuvent même plus entrer dans leur chambre et laissent un plateau-repas à la porte.

Ces adolescents ou ces jeunes adultes passent leur journée à dialoguer avec leurs correspondants anonymes, à regarder la télévision, ou immergés dans leur console de jeux, occultant tout le reste. Le surinvestissement des échanges en ligne tient justement pour eux à leur anonymat, leur usage ne requiert nullement d'arborer son état civil, et moins encore son identité et sa personne concrète. Ce sont des lieux où disparaître. Ils ferment les yeux sur un environnement qu'ils récusent et établissent eux-mêmes les limites strictes de leur milieu de vie. Manière de s'enclorre au sein d'une forteresse intérieure et de liquider toutes les ambivalences de leur environnement.

Ces jeunes *hikikomoris* nourrissent une vie immobile, assise, et centrée sur soi à travers le filtre de leur ordinateur. Ils s'enveloppent dans un cocon protecteur, dialoguent sans fin avec d'autres dont ils ne connaissent pas le visage, car ils refusent le face-à-face à cause du risque de la rencontre. Leur corps existe seulement par défaut. Ils vivent comme des moines entourés des technologies les plus puissantes d'aujourd'hui. Ils sont entrés dans une réclusion volontaire.

Ce retrait hors du lien social et ce repli sur soi s'étendent au-delà du Japon. Cette sorte de grève

de la relation aux autres dans la vie courante, et de surinvestissement des outils numériques, est dans l'air du temps, elle donne une solution aux difficultés personnelles pour ne pas être atteint par les autres. Le monde des *hikikomoris* n'est plus que le miroir de soi, sans intervention de tiers. Parfois, après des années de repli intérieur, ils reviennent au lien social et s'efforcent de combler leur retard scolaire ou de chercher un travail. Ils retrouvent le lien physique aux autres après un long détour. Dans ce cas, la blancheur n'aura été pour eux qu'une pause pour se construire. Les réseaux sociaux disposent de ce pouvoir de dissoudre le principe de réalité pour installer durablement certains usagers dans un autre monde.

Ouverture

Individus postmodernes malgré leur âge, ceux que l'on nomme encore les adolescents entendent se constituer un monde sur mesure, à leur image, à leur usage, ils participent activement au narcissisme de masse inhérent à nos sociétés. Ils décident de leur apparence sous le regard vigilant de leurs pairs qui n'apprécient guère les dissidences aux normes juvéniles d'un moment et les exposent volontiers au harcèlement. Ils revendiquent même parfois de changer de genre. Ils aspirent à un monde en miroir en puisant avec jubilation dans les offres de l'industrie culturelle du moment.

Mais certain(e)s peinent à entrer dans ce monde de la conformité mutuelle et ils font de leur corps une caisse de résonance de leur souffrance en s'entailant, en faisant une sorte de grève de la faim, en disparaissant derrière les écrans, en voulant changer de genre par exemple. Ils se font les critiques par corps de cette tyrannie du regard des autres et expriment des tensions relationnelles fortes au sein de leur famille. Ces ruptures radicales opérées aux yeux des parents ou d'un public procurent aux adolescents le sentiment de puissance généré par la transgression et l'exaltation d'être à contre-courant, objet de toutes les attentions. Leur combat contre ceux qui s'acharnent à les faire entrer dans le rang rehausse le sentiment d'un moi grandiose qui tient les autres en échec avec, souvent, en prime la découverte d'une communauté numérique ou réelle qui leur donne un statut, une reconnaissance, à travers, par exemple, des sites qui encouragent leur comportement pour les anorexiques ou des associations qui épaulent le jeune dans son désir de changer de genre. Le mal de vivre antérieur à




ces choix rencontre alors la jouissance de ne pas être seuls et de trouver une place significative au sein d'un groupe.

Bibliographie

- Desmurget M., *La fabrique du crétin digital. Les dangers des écrans pour nos enfants*, Seuil, 2019.
- Dubet F., Martuccelli D., *À l'école. Sociologie de l'expérience scolaire*, Seuil, 1996.
- Gauchet M., « La redéfinition des âges de la vie », *Le Débat*, n° 132, 2004.
- Gauchet M., *L'impossible entrée dans la vie*, Yakapa.be, 2008.
- Glévarec H., *La culture de la chambre. Pré-adolescence et culture contemporaine dans l'espace familial*, La Documentation française, 2009.
- Godart E., *Je selfie donc je suis*, Albin Michel, 2016.
- Goguel d'Allondans T., *Ados LGBTI. Les mondes contemporains des jeunes lesbiennes, gays, bisexuel(le)s, transgenres, intersexes*, Chroniques sociales-PUR, 2017.
- Goguel d'Allondans T., Nicolas J., *Choisir son genre ? Identités sexuées et identités sexuelles à l'adolescence*, Chroniques sociales, 2022.
- Hefez S., « Les limites du genre », in N. Goguel d'Allondans, 2022.
- Lachance J., *Photos d'ados à l'ère du numérique*, PUL, 2013.
- Le Breton D., *Cicatrices. L'existence dans la peau*, Métailié, 2024.
- Le Breton D., *Jeunes et radicalisations*, Yapaka.be, 2018.
- Le Breton D., *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre*, PUF, 2013.
- Le Breton D., *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Métailié, 2007.
- Le Breton D., *La peau et la trace. Sur les blessures de soi*, Métailié, 2015.
- Le Breton D., *Le tatouage ou la signature de soi*, Casimiro, 2014.
- Le Breton D., *Signes d'identité. Tatouage, piercing et autres marques corporelles*, Métailié, 2013.
- Lipovetsky G., *Le bonheur paradoxal*, Gallimard, 2007.
- Lipovetsky G., Serroy J., *L'écran global. Culture-médias et cinéma à l'âge hypermoderne*, Seuil, 2007.
- Marcelli D., *Moi je ! de l'éducation à l'individualisme*, Albin Michel, 2022.
- Marcelli D., *Le règne de la séduction. Un pouvoir sans autorité*, Albin Michel, 2012.
- Pennac D., *Chagrin d'école*, Folio, 2007.
- Tisseron S., *L'intimité surexposée*, Pluriel, 2002.
- Tonnac de J.-P., *Anorexia. Enquête sur l'expérience de la faim*, Albin Michel, 2005.

Pour approfondir le sujet



-  · Scarifications et tatouages à l'adolescence ?, avec David Le Breton
- Le corps de l'adolescent, le champ de bataille de son identité", avec David Le Breton
- Adolescence et scarifications, avec David Le Breton
- Adolescence : comprendre la destructivité, avec Philippe Gutton
- Comment soutenir un parent d'adolescent en grande détresse ? avec Sophie Maes
- Quand l'adolescent interroge son genre, avec Michèle Benhaim
- Faut-il s'inquiéter face à un adolescent qui dit vouloir mourir ?, avec Alain Braconnier
- Grossesse à l'adolescence : une conduite à risque chez les filles ?, avec Daniel Marcelli
-  · Corps et adolescence, David Le Breton
- Adolescence et conduites à risque, David Le Breton
- Vide contemporain et adolescence , avec Michèle Benhaim
- Les violences des adolescents sont les symptômes de la logique du monde actuel, avec Jean-Marie Forget
-  · Quand les crises et l'incertitude fragilisent l'adolescent, avec Michèle Benhaim
- L'adolescence en temps de crise et de confinement, avec Antoine Masson

sur yapaka.be

Temps d'Arrêt / Lectures Dernier parus

- 121. Ensauvagement du monde, violence des jeunes.**
Danièle Epstein
- 122. Accueillir la vie en temps de pandémie.** Pascale Gustin
- 123. L'entrée dans le langage.**
Jean-Claude Quentel
- 124. Naître et grandir.**
Jacques Gélis
- 125. La parentalité désorientée Mal du XXIe siècle ?**
Ludovic Gadeau
- 126. Puissance de l'imaginaire à l'adolescence.** Ivan Darrault-Harris
- 127. Quand la parole déconfiné,**
Pascal Kayaert
- 128. Covid-19 : l'impact sur la santé mentale des jeunes.**
Sophie Maes*
- 129. Le monde de l'enfance après un an de crise sanitaire.**
Pierre Delion
- 130. Comme une tombe. Le silence de l'inceste.**
Anne-Françoise Dahin
- 131. Maltraitance institutionnelle en temps de crise.**
Emmanuel de Becker
- 132. L'adolescence à l'ère du virtuel.** Xanthie Vlachopoulou
- 133. Accompagner le parent porteur de handicap.** Drina Candilis-Huisman
- 134. Penser l'incestuel, la confusion des places.**
Dominique Klopfert*
- 135. Quand l'écran fait écran à la relation parent-enfant.** Olivier Duris
- 136. Le dehors, un terreau fertile pour grandir.** Marie Masson*
- 137. Accueillir les enfants migrants et leurs parents.** Marie Rose Moro
- 138. La parentalité positive à l'épreuve de la vraie vie.**
Ludovic Gadeau
- 139. Enfants connectés, parents déboussolés.** Marion Haza-Pery, Thomas Rohmer
- 140. Repenser la place des pères.**
Christine Castelain Meunier
- 141. Faire récit pour attraper le fil des générations.** Émilie Moget
- 142. De nos vulnérabilités. Habiter le monde en ces temps d'incertitude.** Laurent Denizeau
- 143. L'inceste n'est pas qu'un crime sexuel.** Jean Luc Viaux
- 144. Les adolescents à l'image des bouleversements du monde.**
Sophie Maes.
- 145. Corps, gestes et paroles pour entrer dans la langue.** Véronique Rey, Christina Romain
- 146. La réunion d'équipe, un rituel porteur.** Claire Meersseman
- 147. S'ajuster à l'enfant sensible au monde.** Ayala Borghini*
- 148. Vide contemporain et adolescence.** Michèle Benhaim
- 149. L'énigme des grossesses à l'adolescence.** Cindy Mottrie
- 150. Prendre soin des lieux d'accueil de la petite enfance.**
Michel Vandembroeck

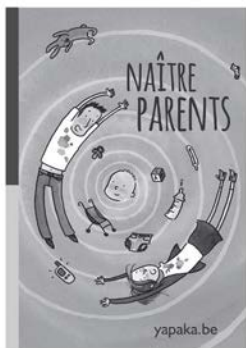
* Ouvrage épuisé.

Découvrez toute la collection Temps d'Arrêt et retrouvez nos auteurs sur yapaka.be pour des entretiens vidéo, conférences en ligne, ...

Les livres de yapaka

En Belgique uniquement

disponibles gratuitement au 02/413 3000 ou infos@cfwb.be



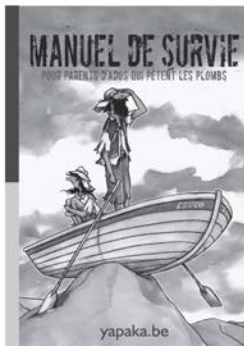
POUR LES PARENTS D'ENFANTS DE 0 À 2 ANS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ADOS



POUR LES ENFANTS



POUR LES ADOS DE 12 À 15 ANS